

Éva Buchi (CNRS/ATILF, Nancy)

La langue des revues féminines parisiennes du milieu du 19^e siècle en tant que chaînon intermédiaire entre le russe et les parlers galloromans dialectaux (à propos du type *cazavec* n.m. "caraco")*

1. Le problème : un russisme non lexicalisé/lexicographié en français, mais largement attesté dans les dialectes galloromans

Dans sa section dédiée aux éléments d'origine slave, rédigée par Otto Jänicke, le FEW présente un article *KATSAVEJKA* (20, 38ab [refonte de l'article *KATSAVEIKA* (ukrainien) de von Wartburg en 2, 514b]), qui regroupe un ensemble d'attestations quasi exclusivement dialectales¹ du type «*cazavec*» n.m. "caraco", se rattachant à russ. *кацавейка* (*касавэ́йка*) n.f. "veste courte doublée de fourrure ou de ouatine" (dp. 1865/1869, SSRJ). Jänicke relève ce russisme dans les quatre² grands domaines qui forment le galloroman : en wallon, en angevin, dans le Centre, marginalement en bourguignon, champenois, lorrain et comtois ; dans la Bresse,

*. Nos remerciements s'adressent à Jean-Pierre Chambon (Paris-Sorbonne), qui nous a suggéré l'idée de cet article et qui a bien voulu en relire et en améliorer le manuscrit ; à Anne Berche (Nancy), qui a déniché les attestations françaises des *DatLex*² ; à Wulf Müller (GPSR/Neuchâtel), qui a amicalement mis à notre disposition les données romandes tirées des archives du GPSR (cf. n. 9) ; à Marie-Guy Boutier (Université de Liège), à Jean-Paul Chauveau (ATILF/Nancy), à Jean-Marie Pierret (Louvain-la-Neuve) et à Pierre Rézeau (Strasbourg), à qui nous devons plusieurs réflexions particulièrement enrichissantes ; enfin à Hassen Hadj Ammar et à Laurent Gobert (ATILF/Nancy), qui se sont chargés de la numérisation et du toilettage de la carte dialectale.

¹. On relève aussi deux attestations en français régional : d'une part *GrCombe*, d'autre part la donnée tirée de *BrunMskr* : cette source, comme nous le communiquons aimablement Marie-Guy Boutier, représente le français régional des Ardennes.

². En comptant le gascon comme langue distincte de l'occitan.

en dauphinois, en Suisse romande ; en provençal, en languedocien ; enfin en béarnais. En tenant compte de quelques ajouts à la documentation de l'article (cf. notre point 7, qui en présente une version à jour³), les attestations dialectales les plus anciennes se localisent dans le Rhône (env. 1860)⁴, en Suisse romande (1875)⁵, dans le Centre (1884)⁶, en béarnais (1887)⁷, en Wallonie (1893)⁸ et en comtois (1896)⁹. La carte schématique ci-dessous visualise cette distribution diatopique¹⁰.

Mais, de façon tout à fait étonnante pour un emprunt attesté aussi largement au plan dialectal, Jänicke ne mentionne aucun témoignage de ce russisme en français commun. Et on ne relève en effet aucune trace de ce terme dans la lexicographie française (Ø **casavec*¹/**cazavec*¹/**kasavec*¹/**kazavec*¹ Moz ; Besch ; Land ; Lar ; Li ; DG ; Rob ; Gay ; Harvard). C'est pour cette raison — sans doute trop techniquement lexicographique — que nous avons renoncé à traiter cette famille étymologique dans notre monographie consacrée aux russismes dans les langues romanes standard (Buchi à paraître).

Quelle a donc été la voie de passage de cet emprunt, dont l'origine lointaine (russe) ne fait pas de doute¹¹ ? Dans la première mouture de l'article

³. Les abréviations sont celles du FEW ; pour plus de clarté, nous avons ajouté les datations entre parenthèses. Le sigle «GIMat» renvoie aux matériaux tirés des archives du *Glossaire des patois de la Suisse romande*.

⁴. Vurpas, Anne-Marie (2001), *Chansons en patois de Caluire par Jean Cotton (1800—1866)*, Saint-Julien-Molin-Molette, Jean-Pierre Huguet, 48 (attestation aimablement transmise par Jean-Pierre Chambon).

⁵. *Conteur vaudois* (1875), GIMat.

⁶. Tissier, Jean (1884), *Dictionnaire berrichon*, Paris (il est intéressant de noter que vingt ans plus tôt, en 1864, le *Glossaire du Centre de la France* par le comte Jaubert ne mentionne pas le terme).

⁷. Lespy, V./Raymond, P. (1887), *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*, Montpellier.

⁸. Scius, Hubert (1963 [1893]), *Dictionnaire wallon-français*, Malmédy.

⁹. Vautherin, Aug., (1896), *Glossaire du patois de Châtenois*, Belfort.

¹⁰. Cet emprunt se retrouve en dehors de la Galloromania, mais en général seulement dans les dialectes : «quoique *casawè* soit connu dans un assez grand nombre de dialectes d'Europe occidentale, il ne semble pas avoir pénétré dans les langues de culture car les dictionnaires ne le citent pas» (Pée 1953, 485) ; «apparemment originaire de l'Europe orientale [...]. En Occident, de la Norvège au Portugal, la mode en a fait un vêtement exclusivement féminin dont la popularité a été rapide, mais passagère» (Deroy 1956, 174).

¹¹. On exclura d'autant plus facilement la proposition du *Dictionnaire liégeois* : «probablement emprunté d'un type rouchi **cache-avec* (*cachi* = chercher)»

du FEW (s.v. KATSAVEIKA), Wartburg fait état d'une suggestion de Haust, son relecteur dévoué (cf. FEW 2, II), selon laquelle l'emprunt serait en rapport avec l'invasion de la France par les forces alliées en 1814, après l'échec de la campagne de Russie de Napoléon, qui se solda par le désastre de la Berezina. Nous ne disposons d'aucune information apte à confirmer ou au contraire à infirmer cette hypothèse, que Jänicke cite telle quelle dans la refonte de l'article. Il nous paraît capital, en revanche, de poser la question du chaînon manquant : il est en effet absolument invraisemblable que les différents parlers dialectaux, dont les locuteurs n'avaient sûrement guère de connaissances de russe, aient emprunté indépendamment — et donc directement — le terme russe.

(Haust 1933) que Haust lui-même semble par la suite avoir accepté l'étymologie slave proposée par le FEW.

Par ailleurs, le fait qu'il s'agisse d'un emprunt n'est pas étonnant en soi : «l'emprunt est particulièrement adapté au sujet : la mode s'inspire de l'étranger, son vocabulaire aussi» (Bouverot 1985, 203).

2. La solution linguistique

La géolinguistique d'obédience wartburgienne enseigne que dans les cas de ce type, le chaînon intermédiaire ne peut être représenté que par le français, la langue de culture commune aux Wallons, aux Berrichons et aux Gascons. Wartburg relate ainsi sa découverte de ce principe :

«Je tombai sur certains mots comme *brésil*, non pas dans la signification que vous connaissez, mais dans la signification de "viande de bœuf fumé", à cause de la couleur que prend cette viande. Je trouvai ce mot en Normandie et en Lorraine. Il me paraissait impossible que la Normandie eût inventé le mot et que la Lorraine eût inventé le mot également, chaque province à son tour, indépendamment de l'autre, et c'est alors, seulement, à la lumière de pareilles expériences, que je me résolus enfin à ouvrir des dictionnaires français, des dictionnaires de la langue française. Je tombai sur Trévoux, et Trévoux donne le mot *brésil* comme un mot nettement français. Il était évident qu'en Normandie et en Lorraine, ce n'était que le reste d'un vieux mot qui, jadis, couvrait tout le Nord de la France.» (Wartburg 1961, 213.)

Il s'ensuit que dans le cas d'un type galloroman largement répandu dans les dialectes, mais inconnu en français, on n'a d'autre recours que de postuler l'existence, puis la disparition précoce (avant sa fixation dans la lexicographie), de ce type en français. De la même manière, on partira du principe qu'un diatopisme du français bien représenté dans des variétés provinciales éloignées, mais inconnu dans celle de la capitale, aura eu une existence antérieure dans le français parisien. C'est la position adoptée avec raison par A. Goosse à propos de *pistolet* n.m. "petit pain rond à croûte lisse", relevé surtout dans le français du Sud-Ouest de la France et de Belgique : «la seule explication vraisemblable que je voie à cette dispersion est la naissance de l'emploi à un endroit d'où il pouvait rayonner vraiment, c'est-à-dire à Paris» (Goosse 2003, 65).

À ce stade de notre étude, nous sommes donc amenée à postuler l'existence, avant environ 1860 (c'est la date de la première attestation dialectale), de frm. *¹*cazavec*¹ n.m. "caraco". Et dans les dialectes galloromans, ¹*cazavec*¹ n'est pas à analyser comme un russisme, mais comme un emprunt au français¹².

¹². Comme nous le signale Jean-Paul Chauveau, le cas est similaire de celui de frm. *bachlyk* m. "écharpe en filet de laine formant capuchon pour la tête avec des

3. La solution philologique

Le recours à une forme reconstituée ne se révèle toutefois pas nécessaire : le dépouillement par Monique Coppens d'Eeckenbrugge d'une trentaine de mémoires de licence inédits de l'Université de Louvain publié dans le numéro 16 des *Documents et datations lexicographiques* (DatLex² pour le FEW)¹³ permet de verser au dossier sept attestations françaises tirées de revues de mode : cinq proviennent du *Moniteur de la mode*¹⁴ (1844 [*casavéika*] ; 1849 [*kasaweika* ; *casaweika*] ; 1850 [*casaweika* ; *casaweick*]) et deux du *Journal des demoiselles*¹⁵ (1849 [*kazaveck*] ; 1850 [*kazaveck*])¹⁶. Grâce à Pierre Rézeau (communication personnelle du 22/09/2004), nous disposons d'une huitième attestation française : «Et le tout [une querelle] à propos d'un kazawek et d'une robe dont elle voulait se moquer tout haut» (23/08/1852, Amélie Weiler, *Journal*, Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg, manuscrit 6344, vol. 4, p. 285).

L'ensemble de ces données constitue un jalon diachronique précis (1844—1852) ; son intérêt apparaît encore plus clairement quand on prend en considération le témoignage muet de la thèse d'A. Greimas (1948), consacrée au vocabulaire vestimentaire de 1830 et basée sur d'importants dépouillements de journaux de mode de l'époque.

bouts pendants munis de houppes" (1877—1948, FEW 19, 29ab, BAŞLIK [turc ; article à transférer dans la section des matériaux d'origine slave, cf. Buchi à paraître s.v. BAŞLYK]), qui se retrouve dans certains parlers galloromans (cf. FEW 21, 530b et Dondaine 2002, 39).

¹³. Étant donné le type de vocabulaire concerné, les attestations qui nous intéressent proviennent très probablement (cf. DatLex² 16 pp. XIX-XXI) d'un mémoire de 1966 : M.-A. Lallemand, *Le Vocabulaire de la mode féminine dans des journaux de mode de 1849-50*.

¹⁴. «Le *Moniteur de la Mode*, 1843-1909, qui mériterait à lui seul une monographie. Il avait une édition anglaise et une édition espagnole. Il ne cessa d'augmenter son tirage pour compter 200 000 exemplaires vers 1890» (Sullerot 1966, 142).

¹⁵. Cette publication n'est pas répertoriée par Sullerot 1966.

¹⁶. Une huitième attestation proposée par Monique Coppens d'Eeckenbrugge, tirée d'une traduction de Tourgueniev de 1866 (citée sûrement d'après N.-M. Zembrak, *Influence du russe sur le français [1820—1880]*, mémoire de licence de 1966), ne relève pas de la même tradition, car le terme y désigne un vêtement typiquement russe, tandis que toutes les autres données françaises et dialectales font référence à un habit connu et porté par les gens (en l'occurrence les femmes) du pays.

4. L'interprétation du phénomène à la lumière des données linguistiques et philologiques

On se trouve donc en face d'un phénomène assez particulier : fm. «*cazavéika*» n.f. "caraco" (1844—1850), sa variante masculine (1849) ainsi que la forme évoluée «*cazavec*» (1849—1852) se rencontrent dans des revues parisiennes de mode du milieu du 19^e siècle (ainsi que dans le journal manuscrit tenu par une Alsacienne), sans jamais avoir donné lieu à un enregistrement dans la lexicographie française. Ce russisme partage ainsi le sort de beaucoup de termes de mode :

«Le vocabulaire de la mode s'observe dans trois principaux types de corpus : les textes spécialisés, comme les revues féminines ou les catalogues, la littérature, le plus souvent romanesque et les dictionnaires. Ces trois corpus donnent des informations différentes. Les mots foisonnent dans les revues. Mais certains, comme créations superflues et éphémères, ne seront jamais lexicalisés (au sens d'"admis dans un dictionnaire") [...].» (Bouverot 1985, 193-194.)

Pourtant, on retrouve des reflets indirects du terme dans les parlers dialectaux des quatre langues galloromanes et, pour ce qui est de la langue d'oïl, dans les trois pays européens où elle est parlée. Force est donc de conclure que l'emprunt a dû mener en français une vie bien moins épisodique que ce que les quelques rares attestations surtout journalistiques de «*cazavec*» à notre disposition donneraient à penser. Dès lors, on peut retracer trois phases dans l'histoire de *cazavec* en galloroman :

1) Entre 1830 (témoignage muet de Greimas) et 1844 (premier témoignage français) : le français de Paris emprunte «*cazavec*» (d'abord sous la forme «*cazavéika*») au russe. Assez vite, le terme, ainsi que, sans doute, le vêtement désigné par lui, disparaissent de l'usage à Paris, où les modes se succèdent rapidement. C'est ce qui explique que la lexicographie du français commun, qui représente largement un décalque du français parisien, n'a pas eu le temps d'enregistrer le russisme. Si ce dernier avait vécu un peu plus longtemps, on se serait attendu, en effet, à le trouver, notamment, en 1867, dans le Larousse du 19^e siècle, très accueillant en matière de néologismes de tout bord.

2) À partir de 1844 et en tout cas avant environ 1860 (premier témoignage dialectal) : avant d'abandonner la mode de ces espèces de caracos, Paris rediffuse le terme «*cazavec*» au français provincial (français parlé en Wallonie, au Centre de la France, en Suisse romande, en Gascogne, etc.). Ce stade est documenté assez tardivement et pour deux régions

seulement : nous ne disposons que d'un témoignage de 1930 pour le français de Franche-Comté et d'un double témoignage, de 1910 et de 1992, pour le français des Ardennes. Toutefois, même en l'absence de toute donnée régionale (après tout, on n'a commencé à décrire le français régional autrement que ponctuellement qu'au courant de la seconde moitié du 20^e siècle !), nous aurions été obligée de postuler cet intermédiaire : c'est le français provincial, et non le français parisien, qui était en contact direct (bilinguisme) avec les dialectes galloromans.

3) Autour de 1860 (première attestation dialectale [cf. toutefois le témoignage muet de Jaubert en 1864 de la note 6]) : certains dialectes galloromans empruntent à leur tour le terme au français provincial, qui l'a conservé mieux que le français central, et le maintiennent. Dans ces parlers dialectaux, *«cazavec»*¹⁷ n'est donc pas à proprement parler un russisme, mais bien un emprunt au français. Et cette dette des parlers dialectaux envers le français pour un terme de mode n'a rien d'étonnant, puisqu'elle ne fait que refléter la situation extra-linguistique : «les vieux costumes ruraux ne sont pas des produits du sol, mais des apports, plus ou moins modifiés, des métropoles» (Dauzat 1941, 127).

En résumé, on est en présence d'un exemple patent de la double «courbe de poursuite» mise en évidence par Dauzat (1906, 203-204)¹⁷ et résumée ainsi par J.-P. Chambon : «les villes innovent (en français), les campagnes reçoivent (en français) et conservent (en patois)» (Chambon 1999, 81-82).

¹⁷. «Le français s'est d'abord implanté dans les centres urbains et dans les classes riches : modifié sous l'influence du milieu, il constitue ce que j'appellerai le français régional. Ce français régional, qui s'est propagé peu à peu dans les villages et dans les classes rurales, agit à son tour directement sur le patois qu'il modifie, en introduisant dans son sein — à la place des éléments anciens auxquels ils se substituent peu à peu — en première ligne de nouveaux mots, puis de nouvelles formes, de nouvelles tournures syntaxiques.

Français régional, patois francisé : tels sont les deux aspects de la question. Le français régional qui, à l'origine, — autant que nous pouvons en juger par de vieilles chansons, de vieilles prières — devait être absolument informel, se rapproche de plus en plus du français de Paris. Comme celui-ci évolue lui-même, l'évolution du français régional peut être représentée par une *«courbe de poursuite»*. À son tour, le patois se rapproche lui-même peu à peu du français régional, par rapport auquel il décrit une seconde courbe de poursuite» (Dauzat 1906, 203-204).

5. Le rôle des revues féminines du 19^e siècle dans la diffusion de *cazavec*

La position charnière qu'occupent les magazines féminins du milieu du 19^e siècle pour notre connaissance de l'origine du terme «*cazavec*» est indéniable : pour toucher du doigt le chaînon intermédiaire, français, entre le russe et les dialectes galloromans, l'historien de la langue dispose surtout du témoignage de la presse (il ne s'y ajoute que celui, isolé, d'un journal intime d'une représentante de la bourgeoisie strasbourgeoise). Il ne s'ensuit cependant pas forcément de cette unicité de source imprimée disponible *a posteriori* que la diffusion du russisme s'est faite par la voie journalistique. Bien au contraire : ce que nous savons de nos sociétés rurales du 19^e siècle incite plutôt à postuler qu'au moins la microdiffusion (à l'intérieur des aires compactes marquées en noir sur la carte : Wallonie, Languedoc, etc.) de «*cazavec*» s'est faite par voie orale, en suivant, de ville en ville et de bourgade en bourgade, les voies de distribution de la mode.

En revanche, il paraît difficile, voire impossible, de mettre le rayonnement du terme dans son ensemble sur le dos d'une diffusion uniquement orale, car son extension ne dessine pas une seule grande aire, mais de nombreuses aires de petites et de moyennes dimensions. Ainsi, plusieurs macrodialectes (tels le picard, le normand, le poitevin ou l'auvergnat), tout en étant pourvus d'une riche lexicographie de bonne facture¹⁸, ne connaissent aucun témoignage du russisme. Il nous semble donc que, s'il est probable que la *microdiffusion* du terme a été liée à la distribution du vêtement désigné (voie orale), le caractère non continu des aires où le russisme est représenté invite à mettre sa *macrodiffusion* depuis Paris (en Wallonie, dans le Centre de la France, en Gascogne, etc.) au moins en partie sur le compte de la presse parisienne (transmission écrite avec parachutages régionaux).

¹⁸. Pour les quatre zones dialectales mentionnées ci-dessus, on pensera par exemple au *Patois de Gondrecourt* (Nord) par E. Cochet («excellent et très riche lexique [p. 87-310]. Représente à peu près le parler de 1870», Wartburg 1934, 35), au *Dictionnaire de patois normand* (1887) par H. Moisy («très riche glossaire», Wartburg 1934, 38), au *Glossaire des patois et des parlers de l'Aunis et du Saintonge* (1929—1948) par G. Musset («un des ouvrages lexicaux les plus complets que nous ayons sur un patois galloroman», Wartburg 1934, 50), ou au *Glossaire étymologique du patois de Vinzelles* (1913—1825) par A. Dauzat («excellent et très riche glossaire», Wartburg 1934, 109).

Afin de mettre cette hypothèse à l'épreuve, et dans la mesure où le milieu porteur de l'emprunt, compte tenu de son sémantisme, devait être essentiellement féminin, il convient de se poser la question de la réception des revues de mode du 19^e siècle parmi les femmes de tous les milieux sociaux de la province. Or on sait que «le XIX^e siècle a vu la croissance d'une prospère industrie du journal féminin» (Lyons 1997, 368)¹⁹. Et si le lectorat de ces publications était d'abord surtout citadin et bourgeois, on constate une certaine démocratisation progressive :

«Recettes et règles de savoir-vivre se retrouvaient dans les magazines féminins, à côté des pages consacrées à la mode. *Le Journal des dames et des modes*, publié de 1797 à 1837, contenait des gravures et des descriptions de vêtements (pour femme mais aussi pour homme). La relève est prise en 1840 par des revues comme *Le Journal des demoiselles* et *La Toilette de Psyché*. Peu à peu, ces magazines de mode commencent à mordre sur le lectorat populaire (et le mot *femme* finira par remplacer celui de *dame* dans les titres). En 1866, *La Mode illustrée* tirait à 58 000 exemplaires et offrait à la fois de courts textes de fiction, des conseils aux maîtresses de maison et des pages de mode somptueusement illustrées.» (Lyons 1997, 370.)

On sait par ailleurs que la presse féminine publiée à Paris était largement diffusée en province : la carte des soixante villes desservies en 1831 par le *Journal des dames et des modes* couvre presque l'ensemble du territoire national (Sullerot 1966, 100). Dès lors, on peut tout à fait concevoir qu'un lectorat féminin de province²⁰ — dont par exemple des couturières²¹, qui

¹⁹. Albert 1972 n'aborde pas la presse féminine. Mais cette dernière s'insère dans un mouvement général, et il est intéressant de citer à ce propos d'une part l'évolution des tirages : «de 1836 à 1847 le tirage d'ensemble des quotidiens parisiens passa de 80 000 à 180 000 exemplaires par jour» (Albert 1972, 452 [cf. aussi ci-dessus n. 13]), d'autre part la popularisation progressive de la presse : «sous la monarchie de juillet, déjà, grâce au lent développement de l'instruction dans les classes populaires, les journaux commencèrent à atteindre la petite bourgeoisie et l'élite du monde ouvrier des grandes villes» (ibid. 447).

²⁰. «Les historiens qui ont interviewé des femmes de la classe ouvrière sur leur pratique de la lecture avant 1914 ont tous rencontré le même type de réaction. Invitées à se remémorer les lectures de leur vie, les femmes interrogées commencent toujours par dire qu'elles n'avaient jamais eu le temps de lire. [...] Et pourtant, ces femmes d'ouvriers lisaient, comme leurs interviewers l'ont découvert (des magazines, des romans, des recettes, des ouvrages de couture) mais elles persistaient à discréditer ces lectures» (Lyons 1997, 374).

²¹. Au milieu du 19^e siècle, certains des nombreux journaux de mode existants publiaient des «feuilles de patrons, de broderies, confections et lingeries» (Bellanger *et al.* 1969, 290). Pour un descriptif des périodiques français du 19^e siècle, cf.

pouvaient devenir aussitôt les ambassadrices de l'emprunt autour d'elles — ait pu découvrir le terme «*cazavec*» dans des publications de mode, éventuellement consultées en bibliothèque²². Bien évidemment, cela n'empêche pas que d'autres facteurs — sans doute la vente de patrons élaborés à Paris, peut-être aussi le témoignage de commerçants ou d'autres voyageurs venant de la capitale — aient pu contribuer à la diffusion du russisme en province.

6. Conclusion

Au terme de cette étude de cas, trois constats nous semblent s'imposer. Le premier concerne le phénomène des modes linguistiques, qui est d'autant plus apparent ici que notre étude porte sur un terme de la mode : on constate une fois de plus le caractère de conservatoire du français des dialectes galloromans. En effet, les parlers dialectaux ont tendance à conserver longtemps la mémoire de lexèmes que le français de Paris s'empresse d'oublier aussi vite qu'il les a lancés. Dans le cas de «*cazavec*», les patois ont visiblement cristallisé une phase qui s'est déroulée très rapidement dans la capitale.

Le second est d'ordre métalexographique : la lexicographie dialectale se révèle ici plus fiable — en l'occurrence, moins sélective — que la lexicographie, élaborée essentiellement à Paris, de la langue nationale (qui est pourtant une des meilleures du monde !) : en disparaissant du français commun, puis du français régional, *cazavec* acquiert *ipso facto* droit de cité dans la lexicographie dialectale, qui est d'essence différentielle.

Pour ce qui est de la valeur du témoignage de la langue de la presse, l'exemple de *cazavec* montre clairement son intérêt : on interrogera les

le site Internet du Centre d'études du 19^e siècle français Joseph Sablé de l'Université de Toronto (<http://www.chass.utoronto.ca/french/sable>).

²². «Pour la consommation extensive de la lecture qui se développait rapidement parmi la classe moyenne, les bibliothèques de prêt étaient le partenaire idéal. Ceux qui, pour des raisons sociales, financières ou locales, n'avaient pas la possibilité de faire partie d'une société de lecture, pouvaient satisfaire là leur besoin de littérature en tous genres pour une motivation et un pouvoir d'achat restreints. Cela concernait en particulier les segments du public, importants en nombre, auxquels l'accès aux sociétés de lecture était systématiquement fermé, alors qu'ils étaient plus que quiconque atteints de la "passion de lire" : les étudiants et les apprentis, les jeunes filles et les femmes [...]» (Wittmann 1997, 359).

journaux édités à Paris des siècles passés non seulement dans le but d'apporter une pierre à l'histoire de la «langue-toit», mais aussi dans celui d'élucider l'histoire des dialectes qui lui sont subordonnés. Ainsi souscririons-nous donc entièrement à l'opinion défendue par J.-P. Chambon dans le contexte des études sur le français régional : «à date moderne et contemporaine, français (général ou 'régional') et parlars dialectaux participent d'une seule et même histoire lexicale» (Chambon 1999, 82).

7. Version révisée de l'article KATSAVEJKA du FEW

kacavejka (russ.) veste.

I. 1. a. Frm. *casavéika* s. "espèce de veste de femme (très courte, à petites manches)" (10/11/1844 [*Le Moniteur de la mode*; en mention], DatLex² 16), *kasaveïka* f. "id. (chaude et gracieuse)" (10/1849 [*Le Moniteur de la mode*], DatLex² 16), *casaweïka* s. "id. (petit vêtement confortable et simple)" (2/1850 [*Le Moniteur de la mode*], DatLex² 16).

1. b. Frm. *casaweïka* m. "espèce de veste de femme (piquée tout autour et ne marquant pas la taille)" (10/1849 [*Le Moniteur de la mode*], DatLex² 16). De là : Din. ardw. *cavèska* m. "corsage", Giv. *cazavesca* "camisole de femme" (1923), bern. [Plagne] *kadzveka* "espèce de mantelet avec petites basques" GlMat, bern. [Prêles] *kadzveka* "mantelet que l'on met le dimanche" GlMat, Travers [Couvret] *kazveka* "sorte de caraco que les femmes mettaient

pour finir les vieux jupons (quand les tailles étaient déjà usées et les jupons encore bons)" GlMat, Lac [Sugiez] *katsvĕnka* GlMat, Vaud *cazavinkâ* "espèce de vêtement que les femmes mettent (surtout le dimanche) en guise de taille" (1875 [*Conteur vaudois*], GlMat), *casavinquâ* (1889 [*Conteur vaudois*], GlMat), *cazvinka* (1904 ; 1916 [*Conteur vaudois*], GlMat), *cazevinka* (1905 [*Conteur vaudois*], GlMat), *casaveinkâ* (1908 [*Conteur vaudois*], GlMat), *cazvinkâ* (1914 [*Conteur vaudois*], GlMat), Lavaux [Savigny] *kazvĕka* "espèce de veston" (après 1927, GlMat), Blon. *kaz vĕykâ* "spencer" (1910), Aigle [Noville] *kazavĕka* "camisole à manches" GlMat, Caluire-et-Cuire *casaveska* "blouse longue de femme" (env. 1860, A.-M. Vurpas, Chansons en patois de Caluire, Saint-Julien-Molin-Molette 2001, 48).

2. a. Frm. *kazaveck* s. "espèce de veste de femme" (1849 [*Journal des demoiselles*; en mention], DatLex² 16), *kazaweck* "id. (vêtement d'intérieur)" (1850 [*Journal des demoiselles*], DatLex² 16), *casaweck* f. "id. (en velours; pour fillettes)" (2/1850 [*Le Moniteur de la mode*], DatLex² 16), *kazawek* "espèce de veste de femme" (23/08/1852, Amélie Weiler, *Journal*, Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg, ms 6344, 4, 285). De là : Verviers *kazawèt* f. "corsage", liég. *kazawèy*, berr. *cassavêque* "caraco (vêtement de femme)" (RD 1925), Ard. *casavèque* "corsage, camisole" (rég., 's'emploie surtout dans le sud-est, en contexte ironique', TamineArdenne 1992), *casabette* (rég., 's'emploie surtout dans le sud-est, en contexte ironique', TamineArdenne 1992), Fougères *kazavèk* "camisole de femme" ('au 19^e s. '), Épauvillers [FrMont] *kazavèk* "sorte de mantelet de femme" GIMat, Les Bois [FrMont] *kazavèk* "sorte de mantelet, un peu plissé pour serrer derrière" GIMat, GrCombe *kazavèk* "casaquin, corsage de femme" (rég., 'vieilli' 1930).

2. b. Frm. *casaweck* m. "espèce de veste longue de femme" (1956 [G. Villard, *Histoire abrégée du costume*; entre guille-

mets, en mention historique; contexte : France], Frantext), *kasaweck* "espèce de vêtement féminin" (1975/1983 [André Weckmann, *Fonse ou l'éducation alsacienne. Roman alsacien en français alémanique*, bf éditions, Atelier d'Expression Populaire Alsacienne, 33)²³. De là : Malm. *cazavèk* m. "espèce de paletot de femme" (1893), Verviers *kazawè(t)* "corsage", *kazawè* ibid., verv. *cazawète* "blouse d'intérieur à manches larges" (1926; 1933; 1947), liég. *cazawik* "espèce de blouse de femme" (1933), *cazawé* (1933), Jupille *cazawè* (1933), Huy *cazawè* (1933), Marche *kazawè*, Bast. *kazavèk*, *kazawèç*, *cazavèk* "blouse de femme" ('arch.', Francard 1994), Neufch. *kazavèk* "blouse serrée à la taille", nam. *cazawoè* "petit paletot de femme" (1902), *cazawèke* "espèce de blouse de femme" (1934), *cazawè* (1934), *cazavèk* "blouse lâche" (1964), "capeline" (1966), *cazawè* (1966), Din. *kazavèk*, *kazawè*, Ciney *casawè* "espèce de blouse large de femme" (1975), Giv. *cazavec* "camisole de femme" (1923), Philipp. *kazavèk*, NivB. *kazavèk* "corsage", Nivelles *cazawèke* "espèce de blouse de

²³. [...] Finela ayant eu l'idée d'essorer les caleçons de bababa et le kasaweck de mamama'.

femme" (1950), Canc. *causoué* "sorte de camisole" (1906), ang. (Briollay) *kazavè* "petit casaquin" (1908), ang. (St-Aubin-de-Luigné) "sorte de taille dont les plis tombent sur les hanches et par-dessus laquelle on lie le devant" (1908), Montjean *kazavèt* "petit casaquin" (1908), Sanc. *cassavêque* "caraco" (1903), Montceau *cazavet* "sorte de caraco un peu long et ample" (1938), ard. *cazavec* "camisole" (rég., 1910), *kazavè(k)* (1914), *kazavè* (1914), Neufmanil *casavec* "sorte de corsage" (1988), Guign. *kazavèk* "vêtement de femme à manches descendant jusqu'à la taille" (av. 1950), Dombas *kazavèk* "casaquin, corsage pourvu de manches" (1929), Chassepierre *casavèk* "casaque, court manteau de femme" (1974), St-Léger *casavêque* "sorte de paletot de femme, casaquin" (1978), Brotte *kazavèk* ('vieilli' 1939), Virton *kazavèk* "corsage", Châten. *casavec* "caraco" (1896), Boncourt [JuraS.] *casavèk* GlMat, Develier [JuraS.] *kazavèk* "mantelet carré en drap, laine ou flanelle" GlMat, Les Bois [FrMont] *kazavèk* "sorte de mantelet, un peu plissé pour serrer derrière" GlMat, GrCombe *kazavèk* "corsage de femme" (1910), Le Cerneux-Péquignot [Le Locle] *ka-*

zavèk "mantelet tricoté, tricot de femme" GlMat, Vallorbe [Orbe] *kazavèk* "mantelet qui serre à la taille" GlMat, Ruff. *kazavè* "petit caraco" ('se disait en plaisantant' 1946), Vaux *kazavè* "caraco" (1919/1940), Haute-Jarrie [Isère] *kazavèk* "corsage de femme" (1969), Auris, Mont-de-Lans [Oisans] id. (1969), Oz, Vaujany [Oisans] *kazavèk* ⚔ (1969), St-Christophe, Venosc [Oisans] *kazavè* ('vieux' 1969), rhod. *casavet* "id., spencer de femme" (1932), lang. *casabet* (dp. av. 1901 [A. Mir, 1822—1901], M), Rivel *casabet* "corsage" (1991), Foix *casabè* (1978), Ascou, Lavel. *kazabè* "corsage de femme" (1930), Ax id. (1931, Fahr 132), Prades id. (1930), Savignac *cajaveis* dé fennas pl. "corsages" (1924, Peyr 19, 1), béarn. *casabè* sg. "vêtement de femme : caraco" (1887), "casaque, corsage de femme" (1932), *casabèt* (1932), *casabèc* (1932).

3. Berr. *casaveste* m. "espèce de caraco" (1884)²⁴, bberr. *cazavesse* "espèce de caraco sans manches" (1891), Barc. *casavèst* "caraco" (1920).

II. Frm. *katzaveika* f. "veste courte de femme (vêtement por-

²⁴. Le terme est bien du genre masculin : Tissier cite l'exemple *Son casaveste est déchiré*.

té en Russie)" (1866 [Lamartine traduisant Tourgueniev], *Dat-Lex*² 16).

ALW 5, 191-3 (cf. les précisions sémantiques n.7).

Le français du milieu du 19^e siècle ainsi que divers parlers galloromans, du wallon au béarnais (cf. ci-dessus I), connaissent un emprunt qui remonte en dernière instance à russ. *кацавейка* (*kacavéjka*) f. "veste courte doublée de fourrure ou de ouatine" (dp. 1865/1869 seulement, SSRLJ ; terme probablement lui-même emprunté au polonais, qui le tire à son tour de l'allemand, cf. Vasmer)²⁵.

Si c'est le français de Paris qui a emprunté le terme au russe, «*cazavec*» n'a dû être en usage que peu d'années dans la capitale, où les modes (tant vestimentaires que linguistiques) se succèdent rapidement : on ne relève que quelques attestations de frm. «*cazavec*» dans la presse et dans un journal intime, et la lexicographie du français commun, d'essence parisienne, est

muette à son sujet. En revanche, Paris a rediffusé le terme au français provincial (cf. les quelques rares traces de cette étape représentées par les attestations en français régional des Ardennes et de la Franche-Comté). On peut supposer que le vecteur de cette diffusion a été notamment la langue des revues de mode (cf. les attestations du *Moniteur de la mode* et du *Journal des demoiselles*) ; il faut supposer que le terme a été relayé par un public essentiellement féminin.

Du français provincial, «*cazavec*» est enfin passé — à travers le bilinguisme présent sur l'ensemble du territoire, ce qui explique sa diffusion en peau de léopard — aux parlers dialectaux, qui l'ont conservé. En tout état de cause, ce cheminement est le seul envisageable étant donné la large diffusion dialectale du type, mais aussi l'absence de connaissances de russe en province : le français assure seul la continuité entre wallonophones et gasconophones.

On distingue plusieurs types, qui vivent parallèlement : la forme étymologique (1 a), qui connaît une variante masculine (1 b)²⁶, ainsi qu'une forme adaptée, avec

²⁵. Wartburg in FEW 2, 514b et Jänicke in FEW 20, 38b citent comme parallèle roum. *caṭaveică* f. "manteau court de paysanne doublé de fourrure" (dp. 1621, Tiktin³), mais il s'agit là d'un ukrainianisme (Cioranescu ; DEX² ; cf. Tiktin³).

²⁶. Le genre des lexèmes français en *-a* n'est pas stable (cf. par exemple TLF s.v. *parka*).

perte de *-a* final (2 a), dont la variante masculine (sur le modèle de fr. *bec, mec, sec, teck* et *évêque*; 2 b) regroupe le gros des données.

Tous types confondus, on note une importante variation formelle, notamment à la finale : [-ɛk], [-ik], [-ɛt], [-œ], [-e], [-ei]. Cette variation est surtout importante pour le masculin, où il y a souvent adaptation : soit [-k] s'amuit, d'où confusion avec le représentant de *-ITTU* (> *-et[te]*) ; soit confusion avec l'issue de *-ICUS/-ικος* (> *-ique*). En outre, un affaiblissement de la labiodentale en labiovélaire peut entraîner une confusion avec le représentant local de *-ōRIU* (> *-oi* ; cf. les formes en *-w(o)è/-oué*).

Enfin, un ensemble de trois attestations dialectales (3) présente une attraction paronymique de fr. *veste* f. "vêtement à quatre pans descendant jusqu'aux genoux et se portant sous l'habit" (1578—1878), "vêtement de dessus, à manches, sans basques, qui couvre la partie supérieure du corps" (dp. 1835, tous les deux FEW 14, 356b, VĚSTIS 2 a)²⁷.

²⁷. Wartburg in FEW 2, 514b et Jänicke in FEW 20, 38b analysent à tort pr. *cazou* m. "casaquin de femme", *cazot*, Nice *casò* "casa-

Du point de vue sémantique, on observe, dans les dialectes, un glissement du sens "veste" originel vers un sémantisme tournant autour de "corsage de femme", le point commun étant "vêtement de dessus couvrant le haut du corps".

Par la suite, le lorrain (pour lequel on ne dispose pas d'attestations propres) et le wallon, ou plus probablement le français de ces régions, ont à leur tour rediffusé le terme (cf. ALW 5,193) : lorrain. *kaseweck* m. "veste de dessus des femmes", flam. *kazavek/kazavek* "veste large de femme, à manches" (Schuermans 1865/1870), *kassevek* (Rutten 1890), *kazavik* (DeBo 1892).

On a isolé sous II une attestation tirée d'une traduction de Tourgueniev, que tout sépare de l'ensemble réuni sous I (littérarité du texte ; référent et contexte russes), même si l'encodeur (Lamartine) comme les lecteurs étaient sans doute conscients de l'identité étymologique de cette forme avec le type traité sous I.

que" Pl comme issus par changement de suffixe du même étymon. Cf. frm. *canzou* m. "espèce de corsage léger" (dp. 1829) et ses congénères (FEW 21, 524b-525a) ?

8. Références bibliographiques

- Albert, P. (1972), "La presse de la monarchie constitutionnelle", in : Abraham, Pierre/Desné, Roland (éd.), *Manuel d'histoire littéraire de la France, tome IV : 1789—1848*, Paris (Éditions sociales), 446-461.
- Bellanger, Claude *et al.* (1969), *Histoire générale de la presse française, tome II : de 1815 à 1871*, Paris (P.U.F.).
- Bouverot, Danièle (1985), "Le vocabulaire de la mode", in : Antoine, Gérald/Martin, Robert (éd.), *Histoire de la langue française 1880—1914*, Paris (Éditions du CNRS), 193-206.
- Buchi, Éva (à paraître), *Bolchevik, mazout, toundra et les autres : dictionnaire des emprunts au russe dans les langues romanes. Inventaire – Histoire– Intégration*, 687 pages.
- Chambon, Jean-Pierre (1999), *Études sur les régionalismes du français, en Auvergne et ailleurs*, Paris (CNRS).
- Dauzat, Albert (1906), *Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans*, Paris (Champion).
- (1941), *Le Village et le paysan de France*, Paris (Gallimard).
- Deroy, Louis (1956), *L'Emprunt linguistique*, Paris (Les Belles Lettres).
- Dondaïne, Colette (2002), *Trésor étymologique des mots de la Franche-Comté*, Strasbourg (Société de Linguistique Romane).
- FEW = Wartburg, Walther von (1922—2002). *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, 25 vol., Bonn (Klopp)/Berlin (Teubner)/Bâle (Zbinden).
- Goosse, André (2003), "Ces pistolets pacifiques", *La Revue générale* 5, 59-66.
- Greimas, Algirdas J. (1948), *La Mode en 1830. Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de modes de l'époque*, thèse Paris.
- Haut, Jean (1933), *Dictionnaire liégeois*, Liège (Vaillant-Carmanne).
- Lyons, Martyn (1997), "Les nouveaux lecteurs au XIX^e siècle : femmes, enfants, ouvriers", in : Cavallo, Guglielmo/Chartier, Roger (éd.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris (Seuil), 365-400.
- Pée, W. (1953), "Casawè(k), un mot qui disparaît ?", *Orbis* 2, 484-488.
- Sullerot, Évelyne, 1966, *Histoire de la presse féminine en France, des origines à 1848*, Paris (Armand Colin).
- Wartburg, Walther von (1934), *Bibliographie des dictionnaires patois*, Paris (Droz).
- (1961), "L'expérience du FEW", in : *Lexicologie et lexicographie françaises et romanes. Orientations et exigences actuelles*, Paris (CNRS), 209-219.
- Wittmann, Reinhard (1997), "Une révolution de la lecture à la fin du XVIII^e siècle ?", in : Cavallo, Guglielmo/Chartier, Roger (éd.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris (Seuil), 331-364.